

La guerre n'est pas un jeu d'enfant

- Souvenir d'un petit résistant -



- Jean HURDEBISE -

penser. D'autant que la communication n'était pas véritablement rétablie entre nous. Or Blondie, tout en s'occupant très bien de son père, poursuivait de façon plus intensive encore qu'auparavant ses activités de résistante. Je me rendis vite compte en l'accompagnant que les soins apportés aux malades n'étaient pas les seuls objectifs de ses déplacements. Avec une certaine habileté, elle questionnait les gens ou les laissait parler tout en désinfectant une plaie ou rajustant un bandage. En fait, elle faisait aussi du renseignement. Sur les déplacements de troupes, sur ce qui se passait ou allait se passer à Charleroi, Nivelles ou ailleurs, sur les convois militaires par rail, leur importance et leur armement. Elle arrivait même, en jouant de son charme et entrant dans leur jeu, à tirer les vers du nez de sympathisants notoires de l'Allemagne.

Le café-épicerie d'Angèle et Lait restait cependant l'endroit le plus fructueux pour le recueil de certains renseignements. Il fallait bien sûr faire le tri entre les bobards de comptoir et les confidences utilisables. Angèle était au fait des activités de ma mère qui se rendait chez elle chaque semaine pour soigner les ulcères variqueux dont elle souffrait. Angèle écoutait les conversations de ses clients et, comme beaucoup de tenancières de café, avait une bonne mémoire.

Je m'étais, après l'incident des pistolets à bouchon, quelque peu assagi. Le curé Bayet m'avait pris sous sa coupe et, pour « canaliser mes mauvais penchants », m'avait incorporé d'office au « Patro ». C'est là que je fis la connaissance de Joseph Van de Waert. Cet homme, jeune dirigeant du Patro, était doux, affectueux en même temps que ferme et décidé. Grâce à lui, je fus en quelque sorte « remis sur la bonne voie », plus discipliné, moins tenté par les mauvais coups, plus raisonnable. Pour un certain temps tout au moins.

VII. LA FORTERESSE VOLANTE

Après l'affaire des pistolets et notre provocation à l'égard des Allemands à leur sortie du « café du Château d'eau », ma mère m'avait mis presque totalement à l'écart de ses activités de résistante. Et elle tenait bon. Je ne décachetais plus les lettres anonymes, elle ne m'envoyait plus chercher des messages, je n'étais même plus autorisé à écouter Radio-Londres avec elle.

Cette sorte de proscription m'avait profondément mortifié. Je ne comprenais pas bien pourquoi mon comportement avait suscité autant d'émotion, de critiques et une aussi sévère punition. Il me semblait que tout le monde me regardait de travers. J'étais un cas. L'abbé Bayet me tenait la bride courte, il m'avait embrigadé dans son escouade d'enfants de choeur. Galiné, sa servante, déjà très laconique de nature, ne m'adressait plus la parole, se contentant de me fusiller de son regard sombre. Elle m'indiquait d'un geste bref si le curé - qui me convoquait parfois chez lui - se trouvait dans le jardin ou à son bureau. Dans le jardin, où le curé débambulait de son lourd pas de géant entre les allées de buis et lisait son bréviaire, j'attendais patiemment qu'il daigne s'arrêter et jeter un regard sur moi. Enfin, il me désignait un banc, s'asseyait pesamment à mes côtés et, refermant son bréviaire d'un cliquement sec, il commençait à me faire la morale. Son discours tenait à peu près en ceci :

- Alors, microbe ? (Il m'appelait microbe, je n'ai jamais su très bien pourquoi). Quelle nouvelle ? Est-ce que l'on est entré dans le droit chemin maintenant ? Il serait temps, mon gaillard ! Quand je pense au brave petit gars que tu étais à son arrivée de Bruxelles alors que maintenant tu es devenu une mauvaise graine qu'il faut toujours avoir à l'œil !

Suivait alors un interrogatoire serré sur mes fréquentations, mes comportements à l'école ou ailleurs, mon assiduité relative à la messe quotidienne, sur les raisons de mes manquements au sacrement de

confession (aurais-je quelque chose à cacher ?) que, pour moi, il souhaitait hebdomadaire. Prudent et mal à l'aise, je ne répondais que laconiquement, tout en essayant d'éviter que le serviteur de Dieu ne s'échauffe et ne se mette en colère, ce qui arrivait quelquefois. J'attendais patiemment que l'entretien - ou le monologue - se termine.

J'avais le sentiment - et sans doute était-ce un effet de mon imagination perturbée - que bon nombre d'adultes me considéraient avec des yeux différents. Ils semblaient surpris. Ainsi, ce petit blondinet timide, le gamin de « Madame del Poste » était l'auteur ou l'instigateur de toutes ces mauvaises blagues et vilains tours dont on parlait dans le village ?

Sur ces entrefaites, François Lagneau, un jeune homme du village, vint demander à ma mère la permission de m'engager dans la troupe théâtrale locale dont il s'occupait avec d'autres. La mode était alors aux pièces de cape et d'épée romanesques avec des scènes mouvementées où l'on ferrait ferme. On m'attribua le rôle d'un page effronté, ce qui n'était pas pour me déplaire. La pièce, en cinq actes (!), était précédée de saynètes burlesques : « Toto au Zoo », « Toto et le marchand de glaces », etc. Évidemment, on me fit jouer aussi le rôle de ce Toto, une sorte de galaplat à la « Quick et Flapke », ce qui était également dans mes cordes. Le but de ces saynètes était de faire rire le public, de le mettre en condition avant la représentation principale. En ces années de guerre, de tension, d'inquiétude permanente, les gens recherchaient des occasions de se distraire, d'oublier les graves préoccupations quotidiennes.

La salle était comble. Pour me donner de l'assurance, on m'avait fait boire deux « Chassart » avant le lever du rideau. Mon trac s'était dès lors évaporé et le public se mit à rire de bon cœur. Mais je n'étais pas encore tout à fait libéré.

À l'entracte, après les saynètes, François, qui ignorait que j'avais déjà ingurgité deux « gouttes », m'en proposa une troisième, puis une

quatrième à l'entracte suivant. Là, dans un état second, de plus en plus audacieux, je me déchaînai totalement. J'inventai des répliques, certaines en wallon (dans une pièce en français quelque peu grandiloquent), je saisis l'épée d'un mousquetaire, ce qui n'était pas dans mon rôle, pour ferrait à mon tour. Bref, j'étais en plein délire. Ce fut l'hilarité générale. Et, de la tragédie du début, on passa à la comédie sinon au vaudeville. Ce qui me causa le plus de plaisir fut l'attitude de ma mère installée au premier rang. Blondie affichait une mine sévère mais ses yeux étaient mouillés de larmes... de rire.

Mon « statut » changea, à partir de ce moment. Mr. Pourbaix fit en classe quelques allusions mi-flatteuses mi-ironiques à ma prestation. Mr. Dejean, plus direct, me félicita et me considéra avec intérêt comme s'il me découvrait subitement. Moi, je ne me souvenais plus de grand chose.

Cette péripétie m'apporta de l'assurance. J'existais enfin, je n'étais plus le petit diable que mes proches, à l'exception de Bon-papa, fatiguaient constamment. Mais cette assurance nouvelle eut son revers car elle me ramena à mes anciens démons : regagner la confiance de ma mère pour participer à nouveau avec elle aux activités de résistance.

Une occasion en or me fut donnée quelques semaines plus tard de rentrer en grâce définitivement.

Le jour de l'Ascension, nous fîmes invités à déjeuner chez Raymond, notre facteur, qui habitait à cette époque le village voisin de Frumes-lez-Gosselies. Après le repas, comme c'était la coutume, Raymond nous entraîna dans son jardin pour nous faire admirer son potager et un élevage de canards. Après quelques échanges de considérations sur les façons de cultiver l'un ou l'autre légume, notre hôte nous fit pénétrer dans un enclos où s'ébattaient une cinquantaine de canetons. Il en saisit un, me le mit dans les mains et nous expliqua sa technique d'élevage et le bénéfice qu'il comptait en tirer. On était en plein été. La journée était lumineuse et d'un calme total. Les moineaux

pépiaient gentiment sur les corniches, le chien de la maison somnait paresseusement, le nuage entre les pattes.

Il se produisit alors un événement inattendu qui nous figea sur place. Un puissant bruit de moteur, bruit entrecoupé de silences puis de reprises, nous fit lever les yeux vers le ciel. Un gros avion, une « forteresse volante », arrivait vers nous à une altitude inhabituelle, assez basse en tout cas pour qu'on reconnaisse aisément les étoiles blanches américaines sur les ailes et les flancs et qu'on distingue même les pilotes dans le poste de pilotage. L'appareil était suivi d'un parachute de fumée blanche provenant de l'un des quatre moteurs et il perdait de plus en plus d'altitude. On avait compris. Ce bombardier B 17 revenait d'Allemagne et il avait très probablement été touché par la D.C.A. ennemie.

Nous étions tous au comble de la surexcitation. Ma mère, dans sa hâte à sortir de l'enclos, marcha sur un caneton qui n'y survécut pas. Quand l'avion fut en face de nous, nous vîmes alors nettement deux hommes progresser sur l'une des ailes puis sauter. La porte de la carlingue s'ouvrit et d'autres aviateurs sautèrent encore. Je ne me souviens plus du nombre exact de parachutes qui déployèrent leurs corolles dans le ciel bleu, certainement six ou sept au minimum.

On était toujours sous occupation allemande. Assurément, les Allemands avaient dû repérer l'appareil en détresse. Blendie prit immédiatement les choses en mains. Il fallait foncer vers les parachutistes, trouver le plus d'Américains possible, leur faire comprendre qu'ils devaient se cacher dans les champs ou les bois et leur dire qu'on viendrait les récupérer à la nuit. Raymond prit son vélo de facteur, ma mère s'installa sur le cadre et ils partirent par un petit chemin de terre entre deux haies. Alors qu'ils allaient disparaître à ma vue, ma mère fit stopper le vélo, se retourna vers moi et me cria :

« Toi, tu ne bouges pas d'ici ! »

Tu parles ! Tout cela s'était passé en quelques secondes mais ma décision était prise. Je ne suivrais pas les adultes et filerais à travers prés et champs vers un autre parachuté. Ma mère et Raymond étaient partis en direction de celui qui leur semblait le plus proche. Mais très vite le chemin qu'ils avaient emprunté se termina en cul-de-sac. Ils durent rouler cahin-caha dans des poës pleins de bosses et de fosses, franchir des haies en jetant le vélo par-dessus et se faufilant à quatre pattes par des trous épineux. Moi, déchaîné, je sautais les haies comme un chevreuil et, finalement, j'arrivai près de « mon » Américain à l'instant précis où il touchait le sol. Je l'aidai à se dessangler et à ramasser fébrilement son parachute. L'homme fit alors ses lunettes d'aviateur et je vis son visage. C'était celui d'un homme jeune au teint rose et aux grands yeux bleus. Il mâchait quelque chose - sans doute un chewing-gum -, ce que je trouvais fort étrange. Souriant, il me secoua vigoureusement la main en me disant des choses que je ne compris pas. Ce que je compris par contre, c'est qu'il prononça à plusieurs reprises sur un ton interrogatif le mot « Germans ?.. Germans ?.. » en lançant au loin des regards inquiets.



Devant nous, il y avait au milieu des champs un petit bois de quelques hectares. Je me souvenais que Blondie avait dit qu'il fallait que les parachutés se cachent dans les bois et les champs et qu'on viendrait les récupérer durant la nuit. A onze ans, mon ignorance de la langue anglaise était totale. Je désignai le bois à l'Américain, montrai ensuite le soleil en faisant le geste de sa descente vers l'horizon puis, tête penchée sur mes mains jointes et fermant les yeux, je mimai l'attitude du dormeur.

Il comprit de suite. Mais j'avais des doutes sur la tactique suggérée par ma mère. Il me semblait que les Allemands allaient prioritairement se ruer sur les bois et bosquets et les passer au crible. Quant aux champs... de betteraves, impossible de s'y cacher. Cependant, je ne voulais pas trop désobéir à ma mère. Je tirai l'Américain par une manche de son blouson de cuir en lui désignant une fois encore le bois proche. Et, toujours par la technique du mime, je lui fis comprendre qu'il devrait grimper dans un arbre et y rester jusqu'à ce qu'on vienne le chercher. Je possédais heureusement une petite montre de poignet et, lui indiquant le chiffre deux, j'arrivai, je crois, à lui expliquer qu'on viendrait le récupérer vers deux heures du matin.

Ouf !... Le jeune yankee examina une dernière fois les alentours et, après m'avoir passé la main dans les cheveux en prononçant des paroles incompréhensibles, il sortit d'une poche de son blouson un petit paquet jaune qu'il me donna puis, après m'avoir salué militairement, il se mit à courir vers le bois en emportant sous un bras son parachute roulé en boule. Il laissait derrière lui une odeur de goudron brûlé, sans doute due à l'incendie qui s'était déclaré dans l'avion. Il me laissait aussi brusquement solitaire alors que j'aurais tant voulu l'accompagner, l'aider à trouver un bon gros arbre branchu que je l'aurais aidé à escalader.

Je revins donc calmement vers la maison de Raymond, un peu dépité tout de même que l'aventure se soit terminée si rapidement. En chemin, j'examinai attentivement le petit paquet jaune que l'Américain m'avait donné. C'était, on s'en doute, du chewing-gum. Je ne connaissais

pas très bien cette friandise, j'en avais tout au plus un vague souvenir quand, au tout début de la guerre, on en trouvait encore sous forme de caramels. J'étais aux anges, j'allais pouvoir épater les copains ! Je ne résistai pas longtemps à l'envie de déballer une tablette et de me la fourrer en bouche.

En arrivant chez Raymond, j'entendis des pétarades et ronflements de moteurs. Les Allemands étaient déjà là. Je vis surgir des motards casqués qui précédaient deux camions bourrés de soldats. Je rampai par un trou de la dernière haie, celle du jardin de Raymond. Personne dans le jardin, les canotons n'allaient dans leur enclos. L'inquiétude me prit : et si Raymond et ma mère n'étaient pas encore revenus de leur expédition, et si les Allemands leur tombaient sur le dos dans les champs ou les bois ? Je me rassurai. Il y avait Pauline, la femme de Raymond, restée, elle, à la maison. J'allais savoir. Je déboulai en trombe dans la salle à manger et suscitai : ma mère, notre facteur et Pauline étaient attablés, silencieux et sombres, devant les restes du repas de midi. En me voyant, ils se levèrent et ma mère, s'avançant à ma rencontre, s'apprêtait à me donner une gifle mais Pauline retint son bras.

- D'où viens-tu ? Tu m'as désobéi ! D'où viens-tu ? Réponds !

Muet comme une carpe, je ne répondis rien. Je me sentais rebelle, envahi une fois de plus par un sentiment d'injustice et décidé cette fois à résister aux injonctions maternelles. Je me tournai vers Raymond et, mâchant toujours mon chewing-gum d'un air crâneur, je demandai :

- Alors ? Vous l'avez trouvé votre Américain ?

- Oui, répondit simplement Raymond. Tout s'est bien passé. Et toi ?..

Ma mère m'avait fait asseoir et m'observait de son regard dur.

- Qu'est-ce que tu manges là ?..

Je ne lui répondis pas directement et, soulevant son regard, je sortis mon chewing-gum de la bouche et le tins levé entre pouce et index pour le faire bien voir à l'assistance. Les yeux de Blondie se plissèrent. D'un ton plus radouci, elle m'interrogea à nouveau :

« Qu'est-ce que tu as fait ? Raconte ! »

Je ne me fis pas prier. En fait, je n'attendais que cela. A mesure que je parlais, les yeux de mes interlocuteurs s'arrondissaient. Puis ils me pressèrent de questions : « Où l'as-tu trouvé exactement ? Que lui as-tu dit ? Dans quelle direction est-il parti ? »

J'expliquai, en mimant une fois de plus ma « conversation » avec l'Américain, que je l'avais dirigé vers un bois, que je lui avais conseillé de se cacher en grimpant dans un arbre et qu'on viendrait le chercher vers deux heures du matin.

J'étais très calme en racontant mon équipée et tout en continuant de mâcher mon chewing-gum. Je sentais que j'en imposerais davantage ainsi qu'en jouant les excités. Raymond exultait. Pauline, les mains au visage, lançait des « Maria Dei ! » en levant les yeux au plafond. Quant à ma mère, je savais désormais que j'avais en quelque sorte barre sur elle. Je ne serais plus jamais un gosse. Elle ne disait rien mais ses beaux yeux grivois parlaient pour elle. J'y perçus une complicité retrouvée et comme une lucarne amasée.

Je ne sais plus très bien comment se termina l'odyssée de l'équipage de la forteresse volante. Je crois me souvenir d'avoir entendu dire qu'un certain nombre d'aviateurs furent capturés par les Allemands mais ma mère m'assura que quelques-uns d'entre eux furent sauvés par des résistants de son groupe. « Mon » Américain en faisait-il partie ? Je ne le sais jamais et cela me laissa au fond du cœur comme une nostalgie.